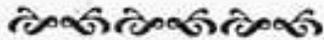


Lieutenant Aviateur américain Lewis STELLJES
"Bombardier" de la "Forteresse Volante" "Channel-Express"
tombee à JAULDES le 19 Juin 1944



Exemplaire de mes mémoires d'un épisode
en France en 1944



Le 19 Juin 1944, nous fûmes brutalement arrachés de nos sacs de couchage à notre camp de base en *Angleterre* par l'Officier responsable. Ce réveil brutal venait confirmer le plan expérimental pour une mission de combat programmée la veille dans l'après-midi. Il venait aussi révéler notre tendance à rouspéter et à ronchonner contre les choses en général et la guerre en particulier.

Comme nous attendions notre transfert au Mess pour le petit déjeuner, nous percevions les phrases habituelles dans la fraîcheur humide de l'obscurité:

"Je parie que c'est *Berlin* encore... Espérons que c'est la corvée de lait pour changer... Plus qu'une après celle-là!..."

Bientôt les camions arrivèrent et nous nous y entassâmes, portés par les cris habituels:

"Par là, équipage 5! Allons manger!... Il y a de la place ici pour deux de plus..."

Puis, le petit déjeuner où nous avions d'habitude deux oeufs, ceux qu'on trouve à l'intérieur d'une coquille. Le seul défaut qu'on pouvait leur trouver, c'était qu'ils étaient durs, les premiers les consommaient presque crus et à peine chauds, et les derniers aussi durs que des pierres; mais ils étaient superbes, ces vrais oeufs, et nous les mangions de toute façon.



Il y avait aussi d'autres choses, mais nous en avions toujours pour le petit déjeuner, pas uniquement pour ceux précédant une mission: des choses telles que du pain de mie grillé dur comme du béton, du bacon qui pouvait se détacher en petits morceaux mais qui était impossible à mâcher, des flocons d'avoine, du jus de fruit, du café si fort qu'il aurait fait fondre la cuillère si on l'y avait laissé trop longtemps et du lait, du lait froid, blanc, délicieux, qui avait tout à fait le goût d'un mélange de craie et d'eau.

Nous arrê tâmes là, eûmes le temps de fumer une cigarette puis ce fut l'appel: "Allons-y!" et nous grimpâmes dans les camions pour nous rendre à la salle du "briefing". Comme nous pénétrions dans la grande salle gardée, nos noms furent vérifiés à deux reprises par sécurité et les hommes eurent l'occasion de parler avec leurs aumôniers respectifs.

Quand tout le monde fut dans la salle, on nous demanda de prêter attention et le Commandant entra. Le Commandant du 401 groupe venait toujours à nos briefings, quelle que soit l'heure, qu'il ait le commandement du groupe ou non et nous faisait un discours bref sur notre mission. Les hommes

appréciaient vraiment cela.

Le moment tant attendu arriva. On dévoila la grande carte d'*Europe* et nous vîmes notre itinéraire et notre destination marqués en rouge. Cette fois, il y eut un long soupir de satisfaction car nous vîmes que l'itinéraire nous amenait à *Bordeaux*, dans le sud de la *France*. Cela ressemblait à la tournée du lait et nous n'aurions aucun problème. Tout au moins, pas de problèmes avec les "Fighters" ou les "Flaks". La protection que nous apportaient les Fighters était sûre et ils seraient avec nous tout le temps. Le temps semblait correct également, un peu couvert sur les côtes de la *France*, mais pas trop en altitude, nous étions donc assez contents.

Puis nous nous rendîmes au vestiaire, où nous nous changeâmes, revêtîmes nos combinaisons, primes nos parachutes, nos masques à oxygène et le reste de notre équipement. Environ deux heures trente s'étaient écoulées et il n'était que 3 h du matin. On nous laissa une heure de plus pour nettoyer nos armes, c'est à dire essuyer toute la graisse qui s'y trouvait, et pour les mettre dans les avions. Tandis que la plupart des membres de l'équipage se livraient à cette tâche, le Pilote le Lieutenant *Massey* et le Copilote, le Lieutenant *Ceresa* vérifiaient entièrement l'avion d'un bout à l'autre et discutaient avec l'équipage au sol qui avait passé la nuit à préparer notre avion, le "Channel Express". Celui-ci avait accompli 37 missions dont 17 avec notre équipage. En nous apprêtant à monter à son bord, nous lui trouvâmes l'air tout à fait apte à remplir sa mission de guerre.

Il était alors 4h15 environ et nous étions tous prêts: le pilote avait appelé la tour de contrôle et il nous restait à peu près une demi-heure pour nous reposer avant le décollage. Le voyant lumineux se déclencha à la tour de contrôle pour nous donner le signal de commencer à rouler lentement au sol et les grands "Forts" (Forteresses) s'alignèrent autour du périmètre. Un autre signal et l'avion de tête décolla, suivi toutes les quinze secondes d'un autre avion du groupe. Pendant ce temps-là, l'équipage, hormis le pilote, le co-pilote et l'ingénieur, le Sergent *Faulkner* était assez décontracté. Moi-même, comme d'habitude, je dormais dans le nez de l'avion.

Pendant les deux heures trente qui suivirent, nous nous rendîmes à notre point de ralliement, décrivant des cercles, prenant de l'altitude, nous mettant en formation, nous regroupant. A environ 6h30, nous étions presque plein sud, gagnant de l'altitude, nous atteignîmes la côte sud de l'*Angleterre*. A 12,000 pieds, j'appelai les hommes et leur signalai de s'équiper en oxygène. Ils me firent tous la réponse habituelle: "Roger". Je sus donc qu'ils étaient tous réveillés et avaient leurs masques. Vingt minutes plus tard, la côte française se trouvait au-dessous de nous et je dis aux hommes de mettre leur combinaison "Flak". Nous traversâmes en direction de la *Normandie* et trouvâmes des nuages amoncelés à l'horizon. Nous continuâmes à prendre de l'altitude avant de les atteindre et nous nous stabilisâmes enfin à 27,000 pieds juste au-dessus de la nappe de brouillard. Le sol était complètement masqué et nous ne connaissions notre position que par le navigateur, le Lieutenant *Nealon* et à la lecture des cartes que nous avions sur nous. Environ une heure plus tard, il était alors 8h20, nous commençâmes à descendre parce que la couverture nuageuse s'était considérablement éclaircie. Nous descendîmes à environ 24,000 pieds lorsqu'un cri nous parvint à travers l'interphone:

"Ennemis à midi au-dessous!".

En effet, nous vîmes les "Jerries" se diriger droit sur nous. Nous suivîmes leur trajectoire avec nos mitrailleuses, ils étaient à notre portée, nous tirâmes et ils firent irruption dans notre formation, tout cela en quelques secondes. Notre vitesse étant supérieure à 300km/h et la leur environ à 450km/h, la rencontre fut terrible. Nous nous en étions bien sortis, nous semblait-il, et un coup d'oeil rapide à l'équipage me dit que personne n'était blessé. Soudain, je me retournai vers le poste de pilotage et vis de la fumée et des particules de matériau en feu tombant dans le nez de l'avion depuis le poste de pilotage au-dessus du sas de secours. Je voulus saisir l'extincteur et en l'attrapant, arrachai ma liaison interphone. A ce moment-là, l'ingénieur sauta dans le sas et tenta d'éteindre les étincelles de ses propres mains. Je restai assis un instant et sentis l'avion virer sur sa droite, sortant de la formation ; l'alarme d'évacuation se mit à sonner. Je cherchai mon parachute, l'accrochai et fis signe au navigateur de faire de même. Je remarquai alors que l'ingénieur et le copilote étaient aux prises avec le sas, essayant de l'ouvrir mais avec grande difficulté et sans succès. J'étais encore relié au système d'oxygène mais ils n'avaient plus leur masque et semblaient affaiblis et chancelants à cause du manque d'oxygène. Je me penchai vers eux, avec l'intention de les aider à ouvrir le sas mais je fus

immobilisé sur mon siège par la force centrifuge, je ne pouvais plus bouger. Je me souviens avoir essayé de lever les bras mais cela me fut impossible à cause de la terrible force centrifuge qui me clouait sur mon siège. Quelque chose dans l'avion sembla se briser et je fus projeté contre le nez de Plexiglas; tout ce qui se trouvait dans l'avion, choses et personnes, s'entassa sur moi. Une force terrible semblait à nouveau en action et je fus écrasé contre la vitre. Ma cheville était coincée contre un coffre de munitions, provoquant une douleur fulgurante. Je fus complètement vidé de mon souffle alors que j'essayai de toute ma force de le retenir; de ma main libre, je me mis à cogner contre la vitre, tentant désespérément de la briser. Une de mes dernières pensées fut que je serais au moins le premier de l'avion à toucher le sol. Tout s'obscurcit, je me souvins ensuite d'un bruit sec et sonore, je pris une grande et merveilleuse gorgée d'air dans mes poumons. J'avais été éjecté par le nez en plexiglas de l'avion au cours de l'explosion. Je tirai sur la poignée d'ouverture de mon parachute, lequel s'ouvrit et je fus porté en l'air par une très légère secousse. Tout semblait sombre. J'en déduisis que mon casque était tombé sur mes yeux. Je le retirai et ne trouvai aucun changement. Je me mis donc à toucher mes yeux. J'avais l'impression d'avoir une balle de golf sous chaque paupière. En m'efforçant de maintenir mes paupières ouvertes, je pouvais discerner ce qui m'entourait. Je levai les yeux et vérifiai la voilure. Tout allait bien, je baissai donc les yeux et vis les motifs en patchwork de la terre environ 3,000 pieds au-dessous de moi et je flottais paresseusement dans leur direction. Je manoeuvrai mes harnais et me rendis compte que je pouvais me tourner afin de contrôler ma dérive très facilement et je compris que tout ce que j'avais à faire, c'était d'attendre d'être arrivé. J'entendis soudain des détonations sonores et ma première idée fut qu'on était en train de me tirer dessus. Je me mis à tirer à nouveau sur mes cordes pour me balancer, afin d'être une cible plus difficile à atteindre. Je réalisai par la suite que les détonations que j'avais entendues n'étaient que nos bombes de 100kg éclatant l'une après l'autre sous l'effet de la chaleur de l'avion en combustion. Entre temps, j'étais tout prêt du sol et me préparai à atterrir. Les quelques dernières mètres furent si rapides que je heurtai le sol plus tôt que prévu et me mordis sévèrement la langue à l'atterrissage. Mes mains étaient coupées et douloureuses et j'eus du mal à m'extirper de mon harnais car je ne voyais rien à moins de me forcer à garder mes paupières ouvertes. Quand je parvins à me libérer, j'ouvris les yeux et je regardai autour de moi. J'étais à environ 50m d'un très petit village (*Chez Renard*) et un groupe de 15 ou 20 personnes se dirigeaient vers moi. Je marchai en titubant jusqu'à eux et prononçai le seul mot que je connaissais en *Français*: "cachez-moi!". Ils me parlèrent et je ne comprenais rien de ce qu'ils disaient, sauf le mot "Américain". Cela était prononcé comme une question, alors je répondis: "oui, américain". (Je compris par la suite qu'ils essayaient de savoir si j'étais américain ou allemand avant de s'impliquer).

Quelqu'un me tendit une bouteille de *Cognac* et un sandwich. C'était sans doute son casse-croûte puisqu'il l'avait sous la main. Puis ils désignèrent quelqu'un du groupe et me demandèrent par gestes de partir avec lui. C'était difficile pour moi de marcher, alors ils me hissèrent sur un vélo et mon guide me poussa environ 800m. Nous obliquâmes ensuite sur la droite dans un sentier et nous entendîmes des camions passer à 200m de là environ. Mon guide me fit signe de descendre de vélo et de me cacher dans les buissons. Il me quitta alors et repartit vers notre point de départ. Dès qu'il fut hors de vue, je me déplaçai d'environ 30m jusqu'à un plus grand carré de bruyères et me couvris de feuilles et de broussailles et attendis de voir ce qui allait se passer car je n'avais aucune idée de l'endroit où il était allé ni de la raison pour laquelle il était parti. Je restai là environ 10 minutes et vis mon guide revenir seul, alors je lui signalai ma présence et me mis à le suivre. Cette brève halte avait raidi considérablement mes membres et ma cheville gauche, mon dos et mes côtes me faisaient souffrir de façon presque insupportable. Nous parcourûmes environ 3kms dans les bois et atteignîmes une vieille ferme abandonnée. Nous pénétrâmes dans la grange en ruines et je m'assis sur un vieux tas de foin, complètement épuisé. Tout en marchant, j'avais absorbé plusieurs gorgées de *Cognac* et je pense que c'est ce qui m'avait aidé à poursuivre. Je vis un puits devant la grange et demandai par gestes à mon guide de me procurer de l'eau fraîche pour me laver les yeux. C'est ce qu'il fit et je pus diminuer l'enflure de mes paupières afin qu'elles puissent s'entrouvrir d'environ 2mm. Après être restés à peu près une demie heure dans la grange, nous entendîmes quelqu'un approcher. Mon guide n'était pas inquiet, j'en déduisis qu'il attendait quelqu'un. La porte s'ouvrit et le Lieutenant *Massey* et son guide entrèrent. C'était si réconfortant de le voir en vie et en bon état. Il s'effondra pendant un instant mais surmonta vite son émotion. Il avait été expulsé après s'être évanoui par manque d'oxygène et avait plongé, le parachute à la main. Il avait tiré sur le cordon et avait atterri sain et sauf. Cependant, nous

étions toujours dans l'incapacité de comprendre nos guides car *Massey* ne comprenait pas le français lui non plus. Un des guides de *Massey* parlait un peu le hollandais, je comprenais un mot de temps à autre, nous étions donc un peu plus à l'aise. Un de nos guides se mit à nous expliquer ce qui nous attendait et nous comprîmes que nous allions, plus tard dans la journée, nous mettre en route pour *Saint-Angeau*, à environ 15kms par la route que nous allions devoir emprunter, il était alors 10h. A environ 16h, nous partîmes à travers bois et champs, en ayant l'impression de nous promener sans but précis alors que nous suivions un itinéraire établi par nos guides. Notre itinéraire vers la liberté semblait bien précis toutefois car, de temps en temps, nous rencontrions des *Français* qui nous disaient que la voie était libre. Ces hommes que nous rencontrions étaient très démonstratifs, ils nous serraient la main, nous embrassaient, des larmes coulaient sur leurs joues alors qu'ils nous remerciaient à plusieurs reprises. Je pense qu'ils nous remerciaient pour tous les *Américains*.

Photos (3 et 4): *André Fricaud*



Tout le temps que nous marchions, ma jambe me faisait réellement souffrir et les gorgées de cognac m'aidaient à poursuivre. Après ce qui me parut être un temps interminable, mais qui n'était en fait qu'une durée de deux heures, nous rencontrâmes un homme avec un cheval tirant une charrette à deux roues transportant de l'engrais. Nous y montâmes, nous nous y étendîmes et on nous recouvrit de sacs et de toiles. Nous avançâmes en cahotant, je n'exagère pas en disant "cahotant", à travers champs, le long d'une route mal carrossée et franchîmes un petit ruisseau pour nous arrêter enfin à une grange au centre de *Saint-Angeau*. Le conducteur recula la charrette dans la grange et nous sortîmes. Les muscles de mon dos, mes côtes et ma tête étaient très douloureux. Ce fut un soulagement de s'étendre sur la paille et de s'y reposer.

Nous avions plutôt faim, alors, n'ayant rien absorbé depuis environ 18heures, nous essayâmes de le faire comprendre à nos bienfaiteurs en montrant nos bouches et nos ventres. Ils comprirent enfin et nous apportèrent de la soupe. Nous nous brûlâmes presque car nous avons si faim, cette soupe était diablement chaude mais nous n'en avons jamais mangé d'aussi bonne. Nous nous sentîmes nettement mieux après cela mais nous ne pouvions toujours pas communiquer avec nos guides. Le propriétaire de la grange dans laquelle nous étions, parvint à nous faire comprendre qu'un interprète allait venir. Cela nous aida beaucoup car nous n'avions en fait aucune idée de ce qui nous attendait.

Le soi-disant interprète arriva quelques instants plus tard, nous comprîmes que c'était une institutrice qui n'avait qu'une connaissance très limitée de l'anglais. Elle parlait à peu près aussi bien l'anglais que nous le français, nous n'eûmes donc que peu d'informations.

A minuit environ, on nous fit comprendre qu'il fallait à nouveau partir. A ce moment-là, la fatigue associée au choc, au cognac, à la soupe chaude, m'avaient endormi, et cela me demanda un immense effort de me remettre en route, d'autant plus que nous ne savions pas où nous allions, ni combien de temps cela nous prendrait. Nous traversâmes le village silencieux, j'avais l'impression que chaque pas serait le dernier pour ma cheville malade. Nous atteignîmes la sortie du village et de nouveaux guides nous prirent en charge. Nous avançâmes péniblement dans l'obscurité pendant environ deux heures. On m'avait presque porté pendant le dernier kilomètre parce que ma jambe ne répondait presque plus et ne me portait plus. Je fus heureux de voir que nous étions arrivés à destination, mais ni *Massey* ni moi ne pûmes manger beaucoup. Nous étions si fatigués que nous tombâmes presque de sommeil sur la table. Un de nos amis en prit conscience, nous conduisit à la grange et nous y trouvâmes un lit de foin et de couvertures. Il nous fallut moins de 30 secondes pour nous y étendre et nous endormir. Je me réveillai à plusieurs reprises, souffrant en divers endroits mais me reposai bien malgré tout et m'éveillai environ à 10h, ragaillard.

Nous descendîmes du tas de foin et trouvâmes une pièce semblable à une remise, dans laquelle notre hôte, pour ainsi dire, nous attendait, il sembla nous demander si nous voulions manger et on nous apporta un petit déjeuner de pain, de fromage accompagnés d'une décoction appelée café.

Avant de manger, je pus me laver dans un seau, mais sans savon. L'eau fraîche soulagea mes yeux qui s'étaient refermés pendant la nuit. On m'apporta une glace et je fus effrayé de découvrir mes yeux au beurre noir, les paupières étaient gonflées et les orbites injectées de sang. Je me sentis plus mal après les avoir vus.



Cependant, nous finîmes notre petit déjeuner et demandâmes de l'eau potable. Ils eurent l'air surpris de nous voir réclamer de l'eau plutôt que de boire le vin qu'ils nous offraient mais nous en apportèrent. Nous avons encore en mémoire les conseils de notre S2 au camp, nous recommandant de purifier l'eau avant de la boire, alors nous utilisâmes les petites pilules de notre matériel de survie et pûmes boire en toute sécurité.

Puis, à 11h environ, deux inconnus arrivèrent et nous firent savoir que l'un des membres de notre équipage serait bientôt parmi nous. Nous essayâmes de savoir qui c'était et s'il y avait d'autres survivants mais ne pûmes nous faire comprendre. A 11h30 environ, nous entendîmes une charrette s'arrêter devant la grange et le Sergent *Berard*, notre artilleur, entra. Nous étions ravis de le voir et réciproquement. De plus, il parlait

français. Nous allions savoir enfin ce que nous allions faire. Nous allions aussi savoir si d'autres membres de l'équipage étaient en vie mais nous fûmes attristés d'apprendre que les sept autres personnes avaient péri dans l'accident. Ainsi, nous avons perdu sept bons amis: Lt. *Ceresa*, Lt. *Nealon*, Sgt. *Faulner*, Sgt. *White*, Sgt. *Malher*, Sgt. *Eames*, et le Sgt. *Waters*. Nous comprîmes aussi que les Allemands nous avaient cherchés toute la nuit et un des Allemands ayant perdu le reste de la patrouille avait été abattu par le Maquis. Nous apprîmes également qu'il y avait une garnison de 20,000 Allemands à environ 35kms de l'endroit où nous avions atterri et à environ 50kms de l'endroit où nous étions, que le Maquis des F.F.I. viendrait dans quelques jours et nous aiderait sans doute à

regagner l'*Angleterre*, que nos hôtes étaient des réfugiés belges qui avaient deux fils: *Paul* et *Alfred*, qui travaillaient le jour à la ferme et regagnaient le Maquis la nuit (Famille *Crine* de *Puycharaud*, commune de *Sainte-Colombe*).

C'est dans ce bois que bois que s'éparpillèrent les débris et les corps.



Toute la journée, des gens d'un village voisin, que l'on savait dignes de confiance, vinrent nous rendre visite et nous étions gênés par leurs remerciements généreux. Ils nous apportèrent aussi toutes sortes de mets pour nous soutenir. Nous étions très impressionnés par le désir de chacun de nous aider.

Ce soir-là, d'autres personnes vinrent, nous fîmes une sorte de petite fête. Avant que ce soit terminé, nous étions un peu éméchés à cause du vin

qu'ils nous avaient incités à boire. Mais ce fut un bon moment.

Les deux jours qui suivirent, les 21 et 22 Juin, se passèrent de la même façon. Le jour suivant, nous ne fîmes rien d'autre que nous reposer et nous eûmes du temps pour discuter entre nous. Nous avions l'impression que nous perdions du temps à rester là, nos pensées étaient avec nos camarades qui étaient au pays. Nous savions qu'ils s'inquiéteraient de ne pas avoir de nos nouvelles alors nous décidâmes de nous mettre en route.

Le Commandant du camp nous dit qu'il nous était impossible de sortir de *France* en marchant et qu'il ne nous aiderait pas dans notre tentative. Nous décidâmes cependant de tenter le coup et deux jours plus tard, nous nous mîmes en route.

Le Sergent *Guidry* s'était lié d'amitié avec un des membres du Maquis et proposa de nous conduire chez quelqu'un qui pourrait nous aider à préparer notre itinéraire.

Nous acceptâmes et partîmes. Nous parcourûmes environ 10 kilomètres et je réalisai que ma cheville n'irait pas très loin. J'avais des doutes quant à ma capacité à marcher jusqu'en *Espagne*.

En arrivant chez l'ami de notre guide, nous trouvâmes une famille composée de M. *Beau*, sa femme, un fils d'environ 19 ans, une fille de 17 ans à peu près, et un plus jeune fils de 11 ans. Ils nous accueillirent, nous dirent qu'ils nous aideraient et que nous dînerions ensemble une heure plus tard environ. Nous restâmes à discuter avec ces gens de la meilleure façon de regagner notre pays et nous venions de décider d'un itinéraire quand notre hôte nous dit qu'il allait contacter un Comte du voisinage et prendre son avis. Nous en restâmes donc là et nous nous mîmes à manger.

Ces gens venaient de tuer un veau dans l'après-midi et nous mangeâmes la cervelle, les poumons et les bajoues ce qui semblait être un plat raffiné. C'était la première fois que chacun d'entre nous goûtait ce genre de choses et cela nous soulevait un peu l'estomac. Cependant, nous réalîsâmes que nous aurions sans doute à manger ce veau presque en entier, des cornes jusqu'à la queue avant de quitter ces gens.

Le lendemain matin, M. *Beau* alla voir le Comte et revint avec lui. Nous discutâmes de la situation et le Comte nous conseilla vivement de rester dans le secteur en raison de l'arrivée imminente des Alliés pour libérer cette partie du territoire français. Il offrit de nous héberger dans une de ses maisons, il savait déjà où. Nous décidâmes de rester parce que le Comte était très convaincant et semblait savoir ce dont il parlait. Trois jours plus tard, dans la soirée, nous nous rendîmes à notre nouvelle demeure. C'était une ferme inhabitée en bon état, à une bonne distance de toute route importante, il y avait cependant une petite route tout près que nous fîmes invités à surveiller du coin de l'oeil. Nous y

passâmes la plus grande partie de notre séjour en *France*.

Les tous premiers jours, nous étions plutôt inquiets et passions tout notre temps à l'intérieur. Cependant, comme les jours s'écoulaient, nous prîmes de l'assurance et en moins de dix jours, nous allions et venions librement. Nous nous ennuyions terriblement, c'est pourquoi nous proposâmes notre aide dans les fermes avoisinantes, pour les moissons de blé, seigle et avoine. Ils étaient contents de nous avoir en raison du manque de bras masculins.

Le 15 Juillet, nous avions travaillé toute la journée dans les champs et le fermier nous invita à dîner. Nous acceptâmes car nous en avions assez de faire notre cuisine et le suivîmes jusque chez lui.

Au milieu du repas, nous entendîmes une voiture remonter la route; le paysan et sa famille prirent peur. Comme le véhicule se rapprochait, nous vîmes qu'il s'agissait d'une voiture du Maquis et fûmes soulagés. Quand elle s'arrêta, un des maquisards accourut et nous informa de la présence d'un officier américain qui voulait nous voir. Nous sortîmes, nous attendant à voir un des membres d'autres avions qui avaient été abattus et quelle ne fut pas notre surprise de voir sortir un major américain en tenue de parachutiste. C'était un type d'une grande stature: 1,80m, environ 100kg, d'origine irlandaise, de *Boston, Massachusetts*. Il était en *France* pour organiser le maquis, leur apprendre à utiliser le matériel américain qui leur avait été parachuté et à maintenir la liaison radio entre l'armée américaine et le Maquis. Il était aussi en compagnie d'un sergent qui officiait en tant que radio. Le sergent fut tué environ deux semaines plus tard car le commandant et lui-même tombèrent dans une embuscade. Le commandant parvint miraculeusement à s'échapper en se livrant à une course poursuite avec les jerries et termina par une marche de 45kms jusqu'à son état major.

Le commandant discuta de notre position et nous conseilla de rester où nous étions plutôt que d'essayer de partir. Cela nous soulagea grandement car nous nous demandions constamment si nous faisons notre devoir en n'essayant pas de regagner *l'Angleterre*. Il nous dit aussi qu'il avait suffisamment d'argent pour payer notre gîte et notre couvert et que nous n'allions pas appauvrir les français du secteur. C'était une bonne chose car nous avions l'impression de vivre sur les réserves des gens du coin sans pouvoir leur donner de compensation.

Le commandant nous affirma aussi qu'il transmettait nos noms en *Angleterre* et qu'ils n'enverraient pas d'avis portant "disparus en vol" à nos familles aux U.S.A. (Nous apprîmes par la suite qu'ils ne purent avertir nos familles que nous étions sains et saufs pour raison de sécurité).

A partir de ce jour-là, les choses se déroulèrent en douceur et aux alentours du 1er Août, le commandant nous présenta un autre soldat américain de l'Armée de l'Air, le Sergent *Flakinger*, artilleur à bord d'un B-24 qui avait été abattu en vol. Une semaine plus tard, le commandant arriva à nouveau à notre "camp" en compagnie de cinq autres américains qu'il avait récupérés dans le secteur et un membre de la marine marchande britannique qui était arrivé en *France* lors du raid de *Dieppe*. Ce marin avait fait plusieurs séjours en camps de prisonniers dans les 3 ans qu'il avait passés en *France* et avait été endurci par les coups qu'il y avait reçus.

Maintenant le 10 Août, notre garnison se composait de douze hommes et nous nous étions baptisés le "détachement des Bâtards de la 8ème Air Force".

Pendant ce mois d'Août, nous fûmes assez libres de nos mouvements. Je veux dire par là que nous pouvions nous déplacer dans un rayon de 30kms en toute sécurité ou presque. Les "jerrys", à cette période-là, étaient trop occupés par l'opération de *Patton* sur le sud pour s'inquiéter de nous.

Ce qu'il y eut de décevant dans l'avancée vers le sud du Général *Patton* fut le fait qu'il n'avança pas assez loin. Le commandant nous avait donné une petite radio à piles et nous pouvions capter les informations américaines (76.2*152.4*25.4mm). Quand nous entendîmes que le Général *Patton* se dirigeait vers le sud, après 24 heures de rupture de contact, nous fûmes très excités. Nous nous attendions à le voir surgir d'un moment à l'autre au nord de l'horizon et nous fûmes terriblement déçus lorsqu'arrivé à la *Loire*, il se dirigea vers l'est.

Nous visitâmes plusieurs villes pendant ce mois d'Août et nous nous fîmes beaucoup d'amis. Lorsque nous entrions dans une ville, la moitié de la population nous escortait partout où nous allions. Nous acceptâmes beaucoup d'invitations à dîner et tous se mettaient vraiment en quête pour nous distraire.

Une famille en particulier était très sympathique, celle de M. *Masseneau* (le fils du Maire). Cet homme avait une assez florissante cr merie   *Chasseneuil* et ses dîners étaient somptueux. Ils consistaient en au moins six plats accompagnés chacun d'un vin diff rent. Nous quittions toujours la maison les joues en feu.

Notre visite la plus intéressante fut celle de la ville de *La Rochefoucauld*, à 8kms d'une garnison allemande, situation dangereuse qui en augmentait l'intérêt. Là, se trouve le château du Duc de *La Rochefoucauld* qu'on nous invita à visiter. Une partie de ce château, encore en bon état, a été construite en 1200 et comporte des donjons, des créneaux et des douves.

Vers la fin du mois d'Août, nous nous impatient mes à nouveau et pensions sérieusement à nous diriger vers le nord jusqu'aux lignes américaines. Le Lieutenant *Gonet*, un de nos compagnons arrivé en Août, et moi-même décidâmes de partir le 30 Août. Nous contact mes le commandant et obt nmes son accord mais il nous conseilla vivement d'attendre une semaine de plus. Je décidai de suivre son conseil, mais le lieutenant *Gonet* prit la décision de partir et d'essayer de rejoindre les Alliés.

A ce moment-là, les américains les plus proches se trouvaient sur les rives de la *Loire*, à une distance de 150 à 200kms. Il partit le 30. Le 1er Septembre, le commandant nous rassembla et nous emmena à *Limoges*, distante de 75kms pour y rejoindre un C-47 qui devait y apporter du renfort pour l'Unité de Parachutistes du secteur.

2 ND LT DOMINIC CERESA
T SGT ROBERT L. MALHER
TSCT JAMES P. FAULKNER
SSGT ALFREDE E. WIETERS
2 ND LT WILLIAM T. NEALON
TSGT HAROLD L. EAMES
SSGT PAUL A. WHITE



Nous arrivâmes à *Limoges* l'après-midi du 1er Septembre et rencontrâmes le détachement de parachutistes: un groupe d'individus sans façons et tous en grande forme.

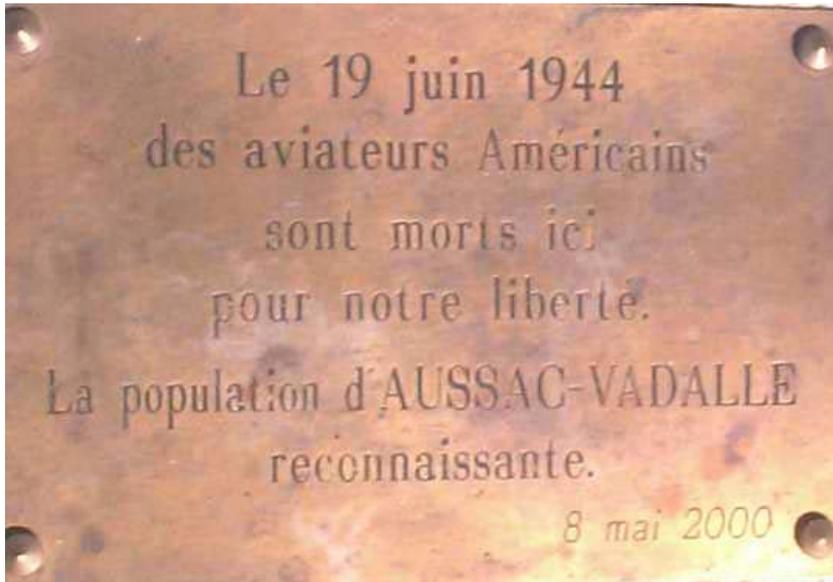
Nous prîmes nos quartiers dans le plus bel hôtel que *Limoges* pouvait mettre à notre disposition. Cet hôtel était encore l'Etat-Major des troupes allemandes dans le secteur deux jours auparavant. Voilà ce qu'il en était dans cette ville de *Limoges* tout juste lib r e.

Le lendemain matin, nous nous promenions dans *Limoges*, visitant la ville avec une foule de 50 ou 100 personnes nous escortant comme de coutume, lorsque nous vîmes une Jeep américaine avec à son bord, ce qui ressemblait, vu de loin, à des soldats américains. Bien sûr, nous nous pr cipit mes vers

eux et il s'avéra qu'il s'agissait de correspondants de guerre. J'ignore qui fut le plus surpris; nous de les voir ici ou eux de trouver des américains en civil dans une ville qui venait d'être libérée. Nous apprîmes qu'ils venaient de *Marseille* et essayaient de rejoindre *Paris*.

Cet après-midi là, nous nous préparâmes pour le vol et à 22 h, fûmes conduits à l'aéroport. A 0h20, le 3 Septembre, nous entendîmes un avion et le vîmes se détacher contre la lune. La piste n'était éclairée que par environ 5 balises éclairantes et l'avion décrivit quatre ou cinq cercles. Nous avions des sueurs froides à la pensée qu'il pourrait repartir sans atterrir.

Enfin, il se posa et nous poussâmes tous un soupir de soulagement. En quelques minutes, nous l'avions déchargé et nous étions entassés à bord sans parachutes. Nous avions tous, bien sûr, déjà vécu un accident d'avion et étions quelque peu anxieux à l'idée de voler sans parachutes, mais la fin justifiait les moyens.



Nous décollâmes à 0h45, volâmes pendant 4h et 10 minutes et atterrîmes en *Angleterre*. Il me serait impossible de décrire nos sentiments en revenant sur un territoire allié et en sachant que nous serions bientôt chez nous.

Deux semaines plus tard, nous rencontrâmes le Lieutenant *Gonet*, l'homme qui nous avait laissés la veille de notre départ pour *Limoges*. Il avait rejoint à pied les lignes américaines; on lui avait tiré dessus plusieurs fois et il avait dû traverser la *Loire* à la nage.ⁱ

ζ

ⁱ Ce document a été remis à Monsieur *Boulesteix*, Maire de *Jauldes*, par un américain, neveu d'un membre de l'équipage tué, le Lieutenant *Dominique Ceresa*, au cours d'un pèlerinage de cet américain en *Charente* en Novembre 1996).

Tous nos remerciements à M. le Maire de *Jauldes* pour le texte et la photo.

Robert Simonnaud